



# Académie des sciences d'outre-mer

## Les recensions de l'Académie <sup>1</sup>

***Le négoce des lieux saints : négociants hadramis de Djedda 1850-1950 / Philippe Pétriat***  
**éd. Publications de la Sorbonne 2016**  
**cote : 60.725**

Sans remonter jusqu'au *Périple de la Mer Erythrée*, l'histoire de la péninsule arabe avant son unification par Abd al-Aziz ibn Saoud est restée longtemps assez méconnue. Philippe Pétriat, arabisant, enseigne l'histoire du monde arabo-musulman à l'Université Panthéon Sorbonne (Paris I) et a entrepris de combler cette lacune. Il a fait porter ses recherches sur les activités des marchands originaires de l'Hadramaout établis sur l'échelle de Djedda et sur les réseaux commerciaux qu'ils animaient. Ses travaux ont fait l'objet d'une thèse dirigée par Nadine Picaudou (par la suite relayée par Catherine Mayeur et Pierre Vermeren) et soutenue à Paris I à la fin de 2013.

Djedda, Yanbu, Mukalla, Al-Hudayda, autant de noms évocateurs des pays de la myrrhe et de l'encens, ceux de cités qui ont inspiré les auteurs de romans d'aventures : qu'il nous suffise de rappeler les noms de Joseph Kessel et d'Henry de Monfreid. Le Hadramaout « La vallée de la mort » avec ses étonnantes et orgueilleuses bâtisses de pierre érigées au milieu des déserts, était une contrée plus mystérieuse encore et resta longtemps à peu près inaccessible aux Européens. Ces puritains du désert, bien que tenus par les consuls pour « incultes et fanatiques », (pp. 31 et 94), étaient connus pour l'austérité de leurs mœurs : souvent monogames, ils répudiaient tout divertissement, hormis quelques danses, et leurs saltations étaient des plus chastes. L'auteur s'abstient opportunément de faire rebondir l'éternelle controverse wébérienne, mais il est évident que leur genre de vie avait facilité l'accumulation de capitaux.

Du fait de sa proximité des lieux saints de l'islam, Djedda s'était imposée comme le grand emporium du Hedjaz, port actif et point de départ des routes caravanières, une plateforme commerciale entre l'Océan Indien et l'Egypte, pour reprendre la définition de l'auteur (p. 32).

Région excentrée de l'Empire Ottoman, le Hedjaz avait connu une histoire mouvementée qui allait se prolonger tout au long de la période étudiée ici. Tombé aux mains des émirs saoudiens en 1803, il allait y demeurer jusqu'en 1811, quand il fut envahi par les armées du pacha d'Egypte Muhammad Ali. En 1840, le départ des troupes égyptiennes permit à la Porte Ottomane de replacer sous son autorité cette contrée à laquelle la présence des Villes Saintes donnait un intérêt et un prestige tout particuliers, puisqu'elle légitimait le



<sup>1</sup> Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).  
Basé(e) sur une œuvre à [www.academieoutremer.fr](http://www.academieoutremer.fr).



## *Académie des sciences d'outre-mer*

pouvoir du califat. Depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, le Hedjaz formait une principauté autonome et vassale au sein (ou plutôt à la périphérie) de l'Empire ottoman. Les Grands Chérifs de la Mecque se voyaient reconnaître le titre d'émir et étaient investis par la Porte, elle-même représentée par un wali dont les fonctions s'apparentaient à celles d'un résident. Les relations entre les deux dignitaires étaient souvent tendues.

Il n'est pas surprenant de constater que les quelques familles de « sayyids » hadramis qui s'étaient établies à Djedda se soient trouvées à la tête de puissantes maisons de commerce. Tel était le cas des Ba Naja, des Ba Zar'a, des Ba I'sin (et plus tard de riches entrepreneurs comme les Bin Ladin). Des alliances avaient été conclues entre ces lignages et leur stratégie matrimoniale aboutissant à la concentration des capitaux et à l'édification de grandes dynasties et de puissants réseaux marchands est analysée avec pertinence aux pp. 286-293. Ces riches marchands employaient souvent comme domestiques ou gens du port des Hadramis pauvres dont certains parvinrent à des positions sociales très enviables.

Les importations de denrées de l'Inde et de l'Indonésie (tissus, bois précieux) et l'acheminement des pèlerins vers le sanctuaire de la Mecque étaient les activités principales de ces marchands qui possédaient d'importantes flottes de boutres (sambouks ou zarougs) affectés au cabotage. Nous apprenons ainsi que dès 1860, 24.000 pèlerins arrivaient par voie maritime et 49.000 par voie terrestre. L'acheminement des pèlerins et le transport des denrées entre Djedda et la Mecque était assuré à dos de dromadaire par une corporation de bédouins chameliers (« Muharrijin ») sous l'autorité d'un cheikh hadrami. Mais on ne saurait négliger le trafic entre les deux rives de la Mer Rouge. Les relations avec Massawa étaient intenses. Quoique réprimée, la traite négrière se pratiquait encore sous une forme déguisée, vers 1950.

On lira pp. 81 et suivantes une bonne analyse de la fonction de « muhtasib », dont on sait qu'elle est héritée de la cité musulmane classique : quelles étaient au juste les attributions de ce personnage ? Celles d'un prévôt des marchands, d'un contrôleur des denrées et des prix, d'un commissaire de police chargé de la répression des fraudes ? Probablement tout à la fois. La charge fut souvent détenue par des Hadramis ce qui donne la mesure de leur influence et de leur richesse.

Dès le début de la période étudiée, les marchands hadramis de Djedda s'étaient signalés par leur xénophobie, leur hostilité à la domination ottomane, et à une conséquence de celle-ci qui était la présence, depuis 1836, de consuls des nations « chrétiennes » France et Grande-Bretagne, sur l'échelle de Djedda. Ces consuls étaient en relations suivies avec les stations navales de leurs pays respectifs qui surveillaient étroitement les activités des boutriers, essentiellement en matière de traite négrière. Telle fut l'origine d'une grave émotion populaire qui éclata en 1858. La cause immédiate est à rechercher dans le contentieux relatif au changement de pavillon du navire *Irani* robuste barque de 730 tonnes, propriété du marchand indien Salih Jawhar, protégé britannique, qui avait décidé de faire passer son bâtiment sous pavillon ottoman. Devant l'opposition du vice-consul britannique, l'affaire eut tôt fait de s'envenimer et de prendre les proportions d'une émeute qui se traduisit par le sac de divers locaux consulaires tandis que des protégés étaient molestés. L'administration ottomane ne fit pas de quartier et une répression sévère s'abattit sur les personnages impliqués et probablement même sur quelques innocents. Il y eut deux exécutions capitales (celle du



## Académie des sciences d'outre-mer

« muhtasib » et celle du cheikh des marchands hadramis) tandis que onze condamnés à des peines de prison, dont un kaïmakam, un qadi, un colonel, un capitaine de bachi-bouzouks et plusieurs marchands, étaient transférés à Istanbul.

La domination ottomane était mal ressentie par les marchands hadramis qui, dans leur fierté d'Arabes, compatriotes du Prophète, avaient peine à admettre l'autorité des fonctionnaires turcs qui maîtrisaient parfois mal l'arabe classique (mais eux-mêmes parlaient-ils une langue très pure ? Le dialecte himyarite n'est pas l'idiome de Quraych). L'auteur nous apprend pourtant (p. 163), que le Hedjaz était devenu un paradis fiscal, grâce à la mansuétude de la Sublime Porte mais à partir de 1882, il fallut financer les réformes, assainir les finances, et le gouverneur Othman Pacha Nouri (le héros de Plevna) se montra plus exigeant en matière de rentrée de l'impôt.

Conservateurs et religieux, les marchands hadramis collaboraient *nolens volens* avec le régime hamidien (l'empire était un vaste marché) et montraient peu de sympathie pour le mouvement Jeune Turc. L'auteur observe qu'ils furent peu nombreux à participer au Comité Union et Progrès. Ils n'adhèrent que du bout des lèvres à la révolution de 1908 et se rallièrent sans enthousiasme au régime qui en était issu d'autant que ce dernier voulait instituer de nouvelles taxes. Cependant Qasim Zaynal, un notable membre de cette oligarchie, fut élu député de Djedda au nouveau parlement d'Istanbul, ce qui lui permit au moins d'échapper à ses créanciers. La première guerre mondiale allait comme on sait, changer la donne. Le départ des Ottomans laissa peu de regrets et les marchands hadramis accueillirent avec satisfaction la fondation d'un royaume hachémite du Hedjaz par le chérif Husayn ibn Ali. Plusieurs d'entre eux se virent appelés à de hautes fonctions par le nouveau monarque. En 1925, la chute des Hachémites et la prise de pouvoir par Abd al-Aziz ibn Saoud entraîna l'exil en Egypte de divers membres de la notabilité hadramite, suspectés à bon droit de collaboration avec le régime précédent, mais ils ne tardèrent pas à se rallier au nouveau souverain qui se trouvait désargenté et appréciait les subsides que lui fournissaient les capitalistes hadramis. Ces derniers surent habilement faire face à la crise des années 30, le pèlerinage constituant une valeur sûre (l'auteur le qualifie même de « bouée de sauvetage »). La deuxième guerre mondiale allait ouvrir de nouvelles perspectives pour l'économie du royaume saoudien et pour les activités des marchands de Djedda. Le grand commerce avec l'Inde avait pris fin avec l'indépendance du subcontinent et le tournant pétrolier marquait l'avènement d'une ère nouvelle pour les capitalistes hadramis, souvent devenus banquiers et désormais intégrés à la société saoudienne.

On regrettera que la langue ne soit pas toujours très pure : l'expression « quartiers chics » (pp. 20 et 251) pourrait être heureusement remplacée par celle de quartiers bourgeois (ou cossus). Rappelons que l'on « amène » le pavillon ottoman plutôt qu'on ne le « descend » (p. 79).

Il reste que cet ouvrage très solidement documenté, pourvu d'une excellente bibliographie et d'un index, constituera un outil inestimable pour tous ceux qu'intéresse l'histoire économique du Hadjaz.

**Jean Martin**